

Bartleby

Herman Melville

Katja Hunsinger et Rodolphe Dana

Collectif Artistique

Avec Rodolphe Dana et Adrien Guiraud

Texte D'après *Bartleby* d'Herman Melville

Traduction Jean-Yves Lacroix

Adaptation Rodolphe Dana

Scénographie Rodolphe Dana avec la collaboration artistique de Karine Litchman

Lumières Valérie Sigward

Son Jefferson Lembeye

Costumes Charlotte Gillard



Théâtre Création

Grand Théâtre

Du mercredi

4 novembre * 20h

Au samedi

7 novembre * 20h

Durée estimée

1h15

Wall Street en 1850

Bureaux

Copistes

Désobéir

Inquiétante singularité

Un juriste de Manhattan et ses collaborateurs,
Brioche, La Pince et Gingembre.
Des fenêtres qui s'ouvrent sur un mur de briques rouges,
les affres absurdes, cocasses et terrifiantes
de l'univers bureaucratique.
L'arrivée d'un copiste consciencieux et hiératique,
Bartelby,
blème et bien coiffé, pitoyablement respectable, incurablement solitaire.
Trois jours de copie ininterrompue et acharnée,
puis brutalement, tout bascule dans le chaos.
Le mystère Bartleby ?
Une seule et même énigmatique phrase : *je préférerais ne pas.*

Avec *Bartleby*, Katja Hunsinger et Rodolphe Dana mettent en scène un être hors norme qui semble vouloir s'effacer, disparaître, et la touchante et vaine humanité dont fait preuve celui qui essaie de le ramener dans le camp de la norme et des vivants. Après *Price* et *Le Misanthrope*, *Bartleby* est la troisième création de Rodolphe Dana pour le Théâtre de Lorient.

Production Théâtre de Lorient, Centre dramatique national Coproduction Scène nationale d'Albi; Théâtre du Champ au Roy, Scène de territoire, Guigamp; Le Préau Centre Dramatique National de Normandie-Vire (en cours)

Quels aspects du roman d'Herman Melville ont retenu votre attention ?

Comme ses nombreux lecteurs et lectrices depuis 1853, nous avons été immédiatement fascinés par « l'énigme Bartleby ».

Que se passe-t-il lorsqu'on refuse de faire ce qui est attendu de nous ? Sans explication, sans violence, très calmement, comme le fait le copiste Bartleby dans la nouvelle éponyme d'Herman Melville.

« Je préférerais ne pas », dit-il simplement. Cet être incongru, qui ne correspond à aucun schéma connu, déstabilise son entourage et le fait basculer progressivement dans le chaos. A quoi tient l'attitude de Bartleby, son refus d'agir ? Est-ce une volonté de ne pas se conformer, de conserver sa liberté malgré l'aliénation induite par le travail ou bien une posture métaphysique qui veut nous montrer l'inutilité de l'activité humaine ? Bartleby est-il juste un doux rêveur, un idéaliste un peu dingue, un manipulateur rusé ? Ou un dépressif sans Prozac ?

Nous nous sommes aperçus que les grandes tragédies et les grandes révélations humaines pouvaient surgir aussi bien au milieu de l'océan Atlantique (Melville est également l'auteur de *Moby Dick*) qu'à la table d'un bureau étroit. Une table à laquelle est assis un homme qui « préfère ne pas ».

Les espaces de résistance sont nombreux dans *Bartleby*. Comment avez-vous appréhendé et transcrit ces enjeux dans la mise en scène ?

La difficulté principale réside dans le fait que Bartleby parle peu. Sa mystérieuse résistance passe

en grande partie par le fait d'être volontairement laconique et d'être majoritairement immobile. Mais, heureusement, c'est un jeu qui se joue à deux : Bartleby et son patron. Plus l'un se tait, plus l'autre parle. Plus l'un se fossilise, plus l'autre s'active. Comment traduire au plateau cette sorte d'enquête métaphysique menée par le patron à l'égard de son énigmatique salarié ? C'est tout l'enjeu : faire de cette adaptation littéraire un terrain de jeu théâtral, s'approprier la matière littéraire, belle mais figée, pour produire du vivant. Au plateau, le texte de Melville nous conduit à alterner des périodes intenses et actives de monologue intérieur en complicité avec le public de la part du patron-narrateur avec de courtes questions auxquelles Bartleby oppose gentiment une fin de non-recevoir. Assez rapidement, l'atmosphère se tend, malgré les efforts répétés du patron, la communication entre les deux personnages demeure impossible. Des sentiments qui demeureraient jusqu'alors étrangers au patron font leur apparition : la peur, la colère, le doute, l'affection, la paranoïa, la pitié... L'inconfort au plateau doit être permanent. L'inconfort du patron tout comme celui du spectateur. Le temps jouera un rôle primordial, puisque Bartleby parviendra même à « pervertir » le temps du travail, connu et actif, en un temps nouveau, étrange et dangereux pour la société... Le plateau agit toujours comme un révélateur, c'est lui le grand patron. C'est lui qui décide de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Après trois semaines de tentatives,

de répétitions, ce qui se dégage, c'est un savant dosage de burlesque, d'étrangeté et de folie. À mi-chemin entre Lagaffe et Kafka !

La situation que nous avons traversée a-t-elle modifié en quoi que ce soit votre regard sur cette œuvre ?

La situation que nous traversons n'a fait qu'amplifier les thématiques de ralentissement, de résistance et de désobéissance à l'œuvre dans *Bartleby*. Selon Gilles Deleuze, les efforts du narrateur et employeur de Bartleby, tantôt compréhensif tantôt agacé, s'effondrent car ils reposent sur une logique des « présupposés » selon laquelle, par exemple, un patron peut commander, un ami poser des questions, etc., alors que la formule de Bartleby désamorce tout acte de parole, coupe court à toute communication « normale » entre deux êtres. « Je préfère ne pas » ouvre des abîmes de perplexité. Par ailleurs, la question de la désobéissance à l'œuvre dans *Bartleby* résonne pour nous autrement après cette crise. L'essai du philosophe Frédéric Gros, *Désobéir*, nous a éclairé sur les conséquences sociétales et politiques, lorsque durant les époques les plus sombres de notre histoire, une femme, un homme, un groupe d'individus, décident un jour, pour des raisons philanthropiques et/ou idéologiques de désobéir. Henry David Thoreau, contemporain de Melville, qui avait décidé de vivre en autonomie dans les bois en réaction à un monde qui déjà se soumettait au Dieu argent, fut un jour emprisonné pour avoir refusé de

payer un impôt permettant aux États-Unis de mener la guerre au Mexique. Un exemple parmi tant d'autres prouvant le courage individuel qu'il faut pour désobéir et le confort dangereux et si humain qu'implique l'obéissance de masse. Car souvent la désobéissance oblige à la pensée personnelle, au risque et à l'action, tandis que l'obéissance offre une passivité, une relative tranquillité d'esprit, puisque commune au plus grand nombre. Qu'est-ce qui conduit chacun d'entre nous à se soumettre au consensus ou bien à vouloir provoquer le dissensus ? La notion de servitude volontaire propre à toutes sociétés nous a aussi fortement interrogés. L'autre aspect qui fait écho dans *Bartleby*, c'est le fait que ce « héros » décide aussi de ralentir, voire de s'arrêter de travailler, de vivre selon le modèle imposé par la société de son époque. *Bartleby* interroge notre rapport au travail et au temps. Qu'est-ce que le temps ? Comment l'utilisons-nous ? Bartleby, peu à peu, ne produit plus le travail pour lequel il a été recruté. Il est accusé de perdre son temps, de mettre en danger sa propre vie en lui retirant ce qui fait son essence contemporaine : la notion de production. *Bartleby* interroge de manière absurde et comique - l'humour et la légèreté sont toujours des armes nécessaires pour éviter tout dogmatisme - ce qui fait de nous des êtres paradoxaux et ambivalents, passifs et/ou actifs, obéissants et/ou désobéissants, productifs et/ou contemplatifs, perdant leur temps à le gagner et/ou gagnant leur temps à le perdre...